

Conte de fée à la Grenade

Aujourd'hui, ~~le~~ 25 octobre, il fait très beau. C'est l'automne, bien sûr, mais le bel automne. L'enfant n'est pas encore né. J'accompagne sa mère qui doit sortir. Et comme elle a la fâcheuse habitude de déboiler les escaliers, vaut mieux être là, tout près. Elle ne voit plus où elle met les pieds. Elle n'arrive pas non plus à se pencher et on doit lui attacher ses «running shoes». C'est ce qu'elle porte depuis la dernière fois qu'elle a déboulé l'escalier au lieu de le descendre. Elle dit qu'elle risque moins de glisser. Elle est prudente. Elle a bien raison. L'enfant est attendu depuis une semaine. Sa «médecine», qu'elle consulte aujourd'hui, dit que ce sera pour très bientôt. Elle est contente, riante, de bonne humeur. Moi, j'ai un peu peur. C'est ainsi, toujours, quand une femme attend un enfant.

Elle a bien pensé une fois ou deux déjà qu'il se déciderait à naître. Mais il hésite. Il faut croire que le contexte ne lui semble pas favorable. La terre a tremblé il n'y a pas très longtemps, on a tué des hommes dimanche à Beyrouth et encore aujourd'hui

Reagan a décidé qu'il fallait envahir la Grenade pour éviter que des hommes ne soient tués ailleurs ou pour se venger d'avoir perdu des hommes à Beyrouth. On ne sait pas très bien.

26 octobre

Tout le monde a sa petite idée sur cette intervention des Américains à la Grenade. L'univers de l'information s'agite. L'heure est à l'analyse. Des «observateurs de la scène internationale» pensent qu'elle se préparait depuis un certain temps. D'autres de la même espèce croient plutôt qu'elle a été provoquée par l'attentat de Beyrouth. Ce serait une sorte de vengeance, de démonstration de pouvoir et de puissance. Reagan aurait voulu montrer qu'il était capable de réagir et qu'on ne lui marchait pas sur les pieds impunément. Les analystes semblent trouver cela normal. Ça fait partie du jeu.

J'entendais quelqu'un à la radio aujourd'hui expliquer que l'intervention à la Grenade arrivait juste à point parce qu'elle

allait permettre de refaire l'image de force de Reagan et de l'armée américaine aux yeux de la nation du même nom. Cet «analyste politique» semblait tellement fier et excité de nous faire part de sa brillante analyse qu'il aura probablement oublié de dire que tout cela était bien horrible.

«Le monde n'a pas tardé à réagir». Dans ces occasions, il faut trouver quelque chose à dire. Le pape a exprimé son angoisse, l'Allemagne de l'Ouest, son regret, le Danemark, son scepticisme et la Turquie, son inquiétude. Pendant que l'Égypte approuvait l'intervention, que le Japon en comprenait les motifs et que la Corée du Sud la jugeait inévitable, le gouvernement britannique, lui, la regrettait mais souhaitait qu'elle réussisse. Mieux vaut une histoire qui finit bien. Certains représentants du «monde libre», je ne me souviens plus lesquels, ont regretté l'intervention mais souhaitaient plus d'informations «de la part des États-Unis» (sic) avant d'adopter une position ferme. On ne réagit pas à tort et à travers. C'est rassurant.

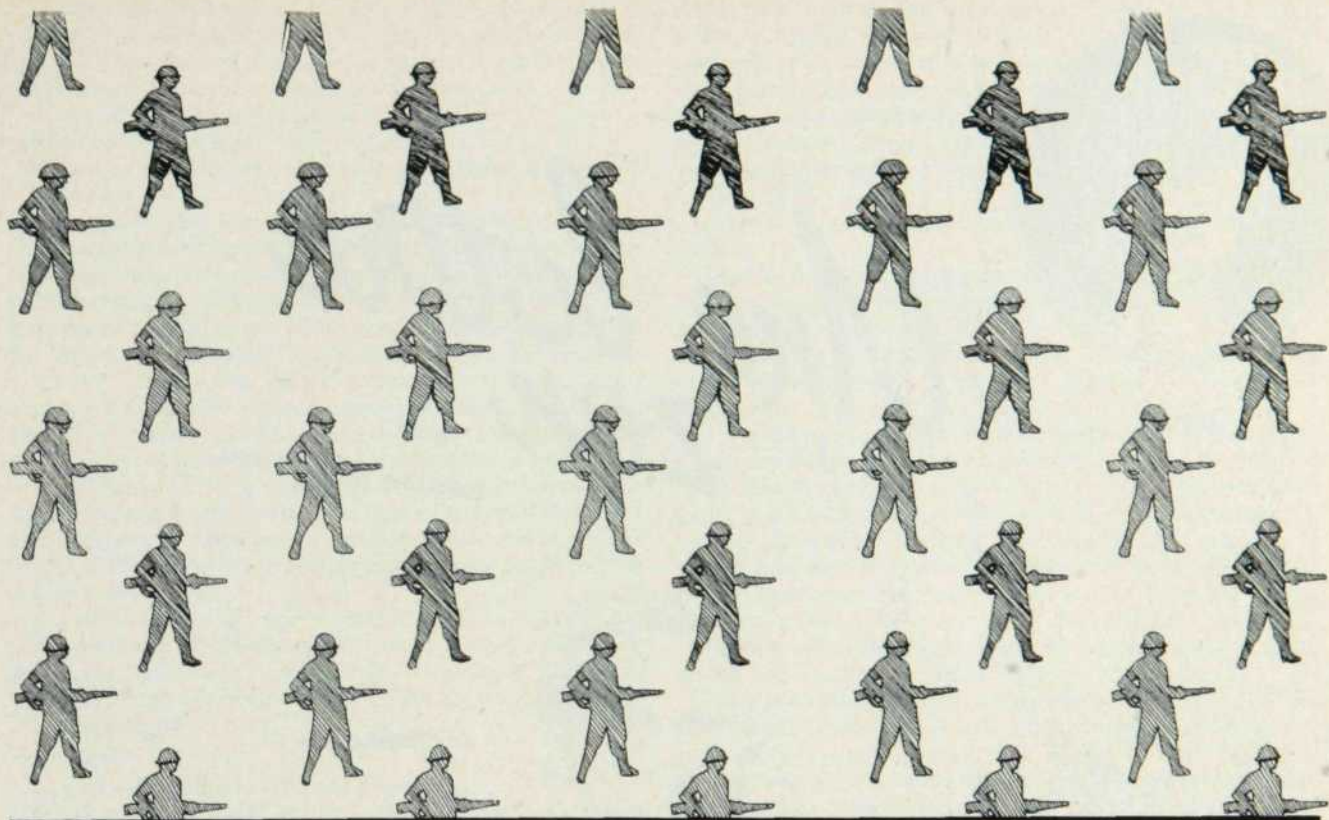


Illustration: Viviane Katz

27 octobre

Tu t'es enfin décidé. Voyant que le contexte favorable n'allait jamais venir, tu es né cette nuit. Ça ne s'est pas fait sans douleur, sans une certaine violence. C'est normal. On n'a pas encore inventé l'accouchement sans douleur. Tout comme on n'a pas encore inventé la paix. La guerre et la naissance sont des phénomènes naturels, comme les tremblements de terre. Certains disent qu'il faut faire la guerre pour prévenir la guerre. On dit aussi qu'il faut souffrir pour être beau (on dit plus couramment «pour être belle», mais ça, c'est une autre histoire. On te la racontera sûrement).

Mais tu es là maintenant, avec tous tes morceaux. Ta mère aussi. Et je n'ai plus peur. Ou plutôt si. J'ai encore peur. De Reagan. Aujourd'hui, il s'est «adressé à la nation». Il lui a raconté une histoire triste, une sorte de conte de fées où il est question d'une île charmante, un genre de paradis terrestre. Toutes et tous y vivaient paisiblement en toute indépendance, en toute liberté, sous un merveilleux soleil qui les réchauffait. Mais voilà qu'un jour, un groupe de «barbudos» (sorte d'hommes, Reagan n'en est pas sûr, ainsi nommés parce qu'ils portaient la barbe à la cubaine) renversent le gouvernement et s'emparent du pouvoir. Leur chef, Maurice Bishop, est un protégé de Fidel Castro (autre barbu qui a déjà installé le terreur dans un autre paradis). C'est le début d'un affreux cauchemar pour les habitants de l'île. Les «barbudos» ouvrent toute grande la porte aux Cubains et aux Russes (les

pires ennemis de l'humanité). L'île est en voie de devenir une sorte de pays producteur-exportateur de terreur. Puis, un jour, Bishop tente de se rapprocher des États-Unis. Peut-être pour partager avec eux un peu de son soleil ? On ne sait pas. On ne saura jamais parce qu'un «groupe de voyous gauchistes et brutaux» l'ont assassiné. Ils ne voulaient pas, eux, que le soleil réchauffe les Américains. Heureusement. Reagan veillait. Il décide d'envahir l'île pour empêcher que ne se répande davantage la terreur et qu'elle n'atteigne son beau pays (une sorte de paradis aussi, mais beaucoup plus gros). Ce n'est qu'ainsi que les habitants de l'île pourront enfin retrouver la paix et le bonheur.

On dit que la nation a été bien contente d'entendre cette histoire. Moi, elle ne me plaît pas. Pour tout te dire, elle me fait peur et je ne vois pas pourquoi je te la raconte. Les contes de fées, c'est bon pour les nations, pas pour les enfants.

Les jours suivants

Il y a des guerres qui durent. D'autres pas. Tout est «rentré dans l'ordre» à la Grenade. Au début de l'intervention, l'envahisseur a parlé de centaines de soldats cubains qui résistaient farouchement. Quelques jours plus tard, ces «soldats» se sont révélés être des travailleurs de la construction. On se sera mépris. Peut-être portaient-ils la barbe... Toujours est-il qu'on les a renvoyés chez eux. Puis, les Américains ont fait un saut à Carriacou toujours en quête de Cubains. Ils y ont trouvé des armes et des dollars US qui «devaient servir à des opérations de sabotage et de propagande».

mais pas de Cubains.

Il y a bien eu aussi quelques tirs «mal dirigés» qui sont tombés sur un hôpital psychiatrique. Reagan s'en est excusé. Des morts, bien sûr. Je ne sais pas combien. Des blessés, des prisonniers, des révélations. Et toujours des analyses.

Pendant ce temps, le Congrès se préoccupait de la durée de la présence des troupes américaines à la Grenade. Il y a un règlement là-dessus : pas plus de soixante jours. Alors on a suggéré de former une «force multinationale du Commonwealth pour le maintien de la paix» à la Grenade. Thatcher ne semble pas intéressée. Ses hommes sont trop occupés aux Malouines, en Irlande du Nord et au Liban. Alors on ne sait plus très bien de quelle nature sera la force, mais elle y sera et peut-être pour longtemps. On a cessé d'en parler. Et l'attention s'est tournée de nouveau vers le Liban, là où la guerre s'éternise.

4 novembre

Ce n'est plus le bel automne. Il fait froid. Quelque chose tombe du ciel. Ça hésite entre la neige et l'eau. Ça gèle, dégèle, règle. Le vent s'en mêle violemment et ça n'arrange rien. Il est tard. Je rends visite à l'enfant. Je voudrais le prévenir, le rassurer, devancer les contes de fées. Peut-être lui raconter quelque chose. Je ne sais pas. Il repose, bien au chaud. Il hésite entre la faim et le sommeil. Sa tête est douce. J'y glisse mes lèvres, douces aussi. Il dort. Je ne dis rien. Je ferme les yeux. Nos douceurs se confondent. Il n'y aura pas d'histoire.

MARIE SABOURIN